

Construction en dur pour le village karen de Poblaki (Nord-Ouest de la Thaïlande)

Le peuple karen, une ethnie minoritaire de Thaïlande

Le peuple karen a entretenu les traditions et les coutumes d'une histoire nomade vieille de plus de 2000 ans. Si les occidentaux davantage les karens birmanis, dont les combats contre la junte ont abouti à la création de gigantesques camps de réfugiés au Nord-Ouest de la Thaïlande au milieu des années 90, les médias n'ont que rarement présenté les deux millions de karens citoyens de Thaïlande. Ils appartiennent à un sous-groupe que les chercheurs ont appelé « sqwaws ». On les dit originaires des hauts-plateaux tibétains de la région du Yuan, aux contreforts de l'Himalaya. Longtemps nomade, un sous-groupe se fixe dans les montagnes qui forment la frontière entre la Thaïlande et la Birmanie à la faveur des conflits qui opposent les deux puissances au milieu du XVII^{ème} siècle. Chargés de contrôler la frontière pour prévenir les invasions, leur loyauté envers le roi de Thaïlande leur acquiert la nationalité thaïlandaise dans le cours du XVIII^{ème} siècle. Ils restent cependant relativement isolés, et ne se mêlent que très peu avec la société thaï. Cette tendance est encore accentuée au début du XX^{ème} siècle par la politique nationaliste du roi thaïlandais Rama V, qui exalte la supériorité des thaïs sur les autres ethnies. Aujourd'hui, l'ouverture des karens aux sociétés modernes, si elle a pu longtemps être retardée par l'isolement, est rendue inévitable par la pression démographique.

La technique agricole traditionnelle est fondée sur la culture de l'abbatis-brûlis. C'est une méthode commune à bien des sociétés anciennes, que l'on peut retrouver en Afrique ou dans l'Océan Indien : après avoir brûlé un pan de forêt, on fait pousser du riz sur cette terre fertilisée par les cendres. Cette technique, aussi ancienne que les karens eux-mêmes, les force à un mode de vie nomade en épuisant les terres, qui mettent une vingtaine d'années après une récolte pour retrouver leur potentiel fertilisant initial. Partant, le développement des foyers s'est toujours interrompu par une transhumance chaque fois renouvelée, et le peuple ne s'est pas développé au-delà des techniques de l'âge de fer. Les villages, comme par exemple celui de Poblaki, sont ainsi généralement construits en bambou, au cœur de la jungle.

Dans leur langue, le mot « karen » se dit « personne simple ». Simple est le mode de vie des karens, fondé sur les rythmes de la vie agricole, et simple aussi est leur accueil et leur joie.

Traditionnellement, chaque village s'organise de manière relativement autonome, en vivant de la terre ou du tissage traditionnel, guidés par l'autorité morale du conseil des anciens et exécutive de deux fonctionnaires : l'oboto et le nayo. Si l'un est élu par tous les adultes du village, le second est nommé par le gouvernement pour y représenter l'autorité du roi. C'est un héritage de la politique nationaliste de Rama V. Ce mode de fonctionnement a été conservé au gré de la fixation des villages, forcée par la densité démographique dès les années 50.

Aujourd'hui, les techniques traditionnelles ne sont plus suffisantes pour assurer l'autosuffisance alimentaire des villages, et il faut imaginer et mettre en place des solutions capables de donner à ce peuple millénaire les moyens de prendre en main son destin.

Dans le même temps, en se confrontant aux économies modernes, les plus jeunes choisissent de plus en plus souvent de quitter leurs villages pour tenter leur chance à la ville, qui offre des sources de revenus moins pénibles que les rizières de montagne ; et ce bien que ce départ exige qu'il faille renoncer à sa terre d'origine et à l'harmonie de son village. Ils sont un des moteurs d'un exode rural dont on connaît les effets, communs aux périphéries urbaines du monde entier.

Le village de Poblaki

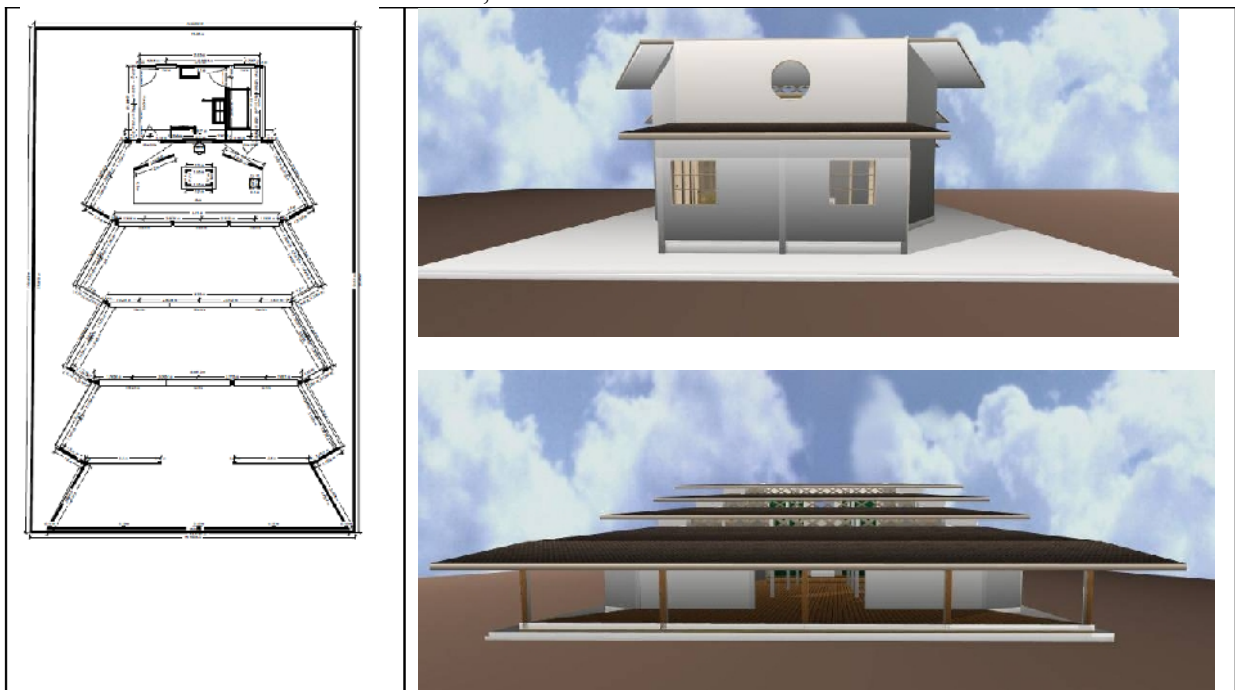
Il est situé dans la région de Tak-Maesot. Ce hameau est perché au sommet d'une de ces montagnes frontalières de la Birmanie, accessible par une piste qui n'est praticable qu'une partie de l'année. C'est un village karen comme la Thaïlande en compte des centaines, bien que celui-ci soit sans doute encore un peu plus isolé. Un peu plus de quatre cents personnes habitent le village de Poblaki, soit environ 80 familles. Loin à l'intérieur des montagnes karens, ce village est à environ 120 km de la ville la plus proche, Maesot, soit 7h de trajet, dont 4 h de pistes de montagne. Ce temps de trajet peut être doublé

voire triplé en saison des pluies, où les déplacements dans la montagne sont rendus extrêmement difficiles par les pistes embourbées, que les voitures ne peuvent plus emprunter. C'est alors en moto ou à pied que l'on franchit les 24 kilomètres de montagne qui séparent Poblaki de la route goudronnée. Force est de constater l'enclavement du village. Les habitants n'ont pour la plupart quitté leur village que quelques fois dans leur vie. Certains ne l'ont jamais fait. La vie est agricole, et repose sur une économie de subsistance quasi-autarcique.

Le projet de bâtiment commun

Pour accompagner la sédentarisation des villages karens, et retenir les jeunes dans leur région d'origine, le projet consiste à construire un bâtiment commun dans lequel la population du village et des villages avoisinants pourront se réunir. Même si toutes les maisons sont en bambou et en bois, il sera donc construit en dur pour témoigner de son importance symbolique pour le village.

Le nouveau bâtiment doit paraître beau aux karens pour qui il est construit. Ce sont eux qui s'y réuniront, aussi convient-il que ce soit leurs critères esthétiques qui président à sa conception. En la matière, le projet a été conçu en impliquant les habitants de Poblaki, et selon les critères architecturaux observés en Thaïlande : toits décrochés, terrasse ...



Dans le respect de ces besoins, un bâtiment a été imaginé et réalisé en conception assistée par ordinateur. Sa construction sera confiée à une équipe de karens, selon un planning prévisionnel qui échelonne les travaux sur une période d'un peu moins d'un an, à compter de décembre 2011. Son coût est évalué à 25 000 euros.

Contact

Alain Bourdery

Missions Etrangères de Paris, 128 rue du Bac 75006 Paris

alain.karen@mepasie.org 06 32 39 89 25 www.terres-karens.org